



SOCIÉTÉ HISTORIQUE DU VI^e ARRONDISSEMENT
FONDÉE EN 1898

LA LETTRE D'INFORMATION

N 40 – JUIN 2024

VISITEZ NOTRE SITE : <https://www.sh6e.com/>

MOT DU PRÉSIDENT

Bruno Delmas



Chers amis,

Nous terminons la saison avec la conférence de Patrick Latour sur l'histoire mouvementée et incertaine pendant la Révolution du prestigieux Palais Mazarin. Parenthèse dans le plus prestigieux des édifices de notre arrondissement, il est voué depuis des siècles à l'étude des lettres, des sciences et des arts.

Deux jours avant, le 18, une dernière visite vous est proposée : celle de l'exposition des archives nationales « Sacrilèges », sous la direction du commissaire, Amable Sablon du Corail.

Après des événements sportifs traditionnels : le tennis de Roland Garros et le vélo du Tour de France, prélude aux Jeux Olympiques, la lecture de notre *Bulletin* annuel qui paraîtra cet été vous permettra de vous en évader un peu, où que vous soyez.

Au cas où vous l'auriez oublié, ne partez pas en vacances sans avoir réglé votre cotisation.

ACTIVITÉS

EXPOSITION EN COURS et VISITE



Jeudi 13 JUIN 2024 à 13h45

MUSÉE DE LA LIBÉRATION DE PARIS

VISITE COMMENTÉE DE L'EXPOSITION :

« PARIS BRÛLE-T'IL ? »

La société des Amis des archives organise le jeudi 13 juin de 14h à 16h une visite de l'exposition " Paris brûle-t-il ? ", sous la direction de Sylvie Zaidman, conservatrice générale, directrice du musée de la Libération de Paris - musée du général Leclerc - musée Jean-Moulin.

Gracieusement invités, les membres de la société, à jour de leur cotisation, qui seraient intéressés sont priés de se faire connaître à sh6@orange.fr, Bien indiquer votre téléphone (nombre de places limité).

INFORMATION

1812, UN FAIT DIVERS RUE DUGUAY-TROUIN



LA TRAGIQUE HISTOIRE DE MARGUERITE COUCHAT

En 1812, un fontis de huit mètres environ de profondeur, sur quatre et cinq mètres de diamètre s'ouvre rue Duguay-Trouin ...

On lira avec intérêt cet article publié sur internet par Raphaëlle Uriewicz :

<https://unterhist.org/unterhist-blog/2024/05/15/la-tragique-histoire-de-marguerite-couchat/>

Une vieille domestique. 1848. Gravure de Monnier. Parismuséescollections.

**Mardi 18 juin 2024 à 9h45****ARCHIVES NATIONALES****VISITE COMMENTÉE DE L'EXPOSITION :****« SACRILÈGE ! L'ÉTAT, LES RELIGIONS ET LE SACRÉ »**

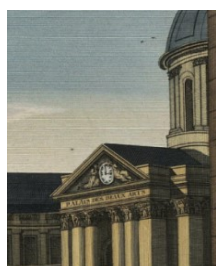
Enfreindre les interdits qui protègent ce qui est considéré comme sacré (symbole, édifice, objet, être vivant ou inanimé, principe moral) revient à commettre un sacrilège. Celui-ci est un puissant révélateur des fondements d'une société, de ses valeurs et

parfois de ses contradictions.

À travers une grande exposition, les Archives nationales explorent près de 2500 ans d'histoire du sacrilège. Au fil des documents et des objets présentés, on pourra reconnaître le rouleau de l'interrogatoire des templiers, l'arrêt du Parlement condamnant à mort le chevalier de La Barre pour sacrilège, la tunique de Damiens, la loi de Séparation des Églises et de l'État.

Visite effectuée sous la direction d'Amable Sablon du Corail, conservateur général du patrimoine, cocommissaire de l'exposition

Les visites sont réservées aux adhérents, qui recevront une affichette avec bulletin d'inscription.

**Jeudi 20 juin à 18 h00 précises****DU COLLÈGE MAZARIN À L'INSTITUT, UN PALAIS EN RÉVOLUTION****PATRICK LATOUR, ADOJOINT AU DIRECTEUR DES BIBLIOTHÈQUES DE L'INSTITUT, CHARGÉ DE LA BIBLIOTHÈQUE MAZARINE**

VUE DU PALAIS DES BEAUX-ARTS, gravure de Courvoisier.

La Révolution française, sans jamais officialiser la fermeture définitive du collège fondé en 1661 par Mazarin, a néanmoins provoqué sa disparition au début des années 1790. Le sort des bâtiments érigés par Le Vau a fait alors l'objet de multiples interrogations et de quelques projets.

Alors que la Bibliothèque Mazarine, première bibliothèque publique de France, non seulement restait ouverte mais prospérait, diverses institutions de nature diverses se succédaient dans le reste des locaux jusqu'à l'installation, en 1805 de l'Institut de France. C'est le tableau de ces quelques années que se propose de tracer Patrick Latour

Les conférences ont lieu en mairie du VI^e arrondissement, et durent environ une heure. L'entrée est libre, sans réservation. Une visio est organisée en parallèle : inscription (gratuite) dans ce cas indispensable, sur le site <https://www.sh6e.com/> ou par mail à sh6@orange.fr

**Jeudi 17 octobre à 18 h00 précises****LE SERMENT DES ANCÊTRES DE LETHIÈRE, UN TABLEAU PEINT DANS LE VI^e ARDT. ET OFFERT À LA RÉPUBLIQUE D'HAÏTI EN 1823****CLAUDE RIBBE, ÉCRIVAIN ET CINÉASTE**

PORTRAIT DE GUILLON LETHIÈRE, de Charles Raymond Chabrillac, Musée Carnavalet

Guillaume Lethière (1760-1832), peintre d'histoire, est connu pour avoir offert à Haïti, en 1823, un tableau évoquant l'indépendance de cette ancienne colonie et l'abolition de l'esclavage. *Le Serment des Ancêtres* a été peint rue de l'Abbaye. Dans sa jeunesse, Lethière avait ouvert un autre atelier à deux pas, rue Childebert. Quand on sait que Lethière a vécu à l'Institut, rue Mazarine, et qu'il a enseigné aux Beaux-arts, c'est un artiste dont la vie est liée au VI^e arrondissement que nous découvrirons.

Les conférences ont lieu en mairie du VI^e arrondissement, et durent environ une heure. L'entrée est libre, sans réservation.

**Jeudi 21 novembre à 18 h00 précises****UNE « TÉNÉBREUSE AFFAIRE » À SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS**

MICHEL THIBAUT , CONSERVATEUR GÉNÉRAL HONORAIRE DU PATRIMOINE

Pierre Danès, gravure communiquée par le conférencier.

Avril 1577. Les neveux de Pierre Danès, évêque de Lavaur, alors âgé de quatre-vingts ans et presque aveugle, accusent l'un d'entre eux de le tenir séquestré à l'intérieur même de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, afin de s'emparer de son héritage.

Cette accusation est-elle fondée ? Des vignes de Suresnes à l'enclos de Saint-Germain-des-Prés, et du Collège de France au concile de Trente, nous allons mener l'enquête pour tenter de comprendre ce qui se joue dans le huis clos du logis de l'évêque.

*Les conférences ont lieu en mairie du VI^e arrondissement, et durent environ une heure.
L'entrée est libre, sans réservation.*

**Jeudi 19 décembre à 18 h00 précises****L'EAU DES CARMES DÉCHAUSSÉS DE LA RUE DE VAUGIRARD**

AURÉLIE NOCTON, DOCTEUR EN PHARMACIE DE LA FACULTÉ DE LILLE, MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'HISTOIRE DE LA PHARMACIE

Flacon d'Eau des Carmes, Wikicommons,

L'eau de mélisse des Carmes, un alcoolat aux nombreuses vertus (troubles digestifs, fatigue et anxiété, chaleur, mal des transports...), est utilisée depuis des siècles. La plus réputée fut « l'Eau des Carmes déchaussés de la rue de Vaugirard », du nom des moines qui la produisirent dès le XVII^e siècle et de l'emplacement initial de leur laboratoire à Paris, dans notre arrondissement.

C'est l'histoire de cette eau, qui perdure aujourd'hui sous le nom « Eau de mélisse des carmes Boyer », qui sera présentée.

*Les conférences ont lieu en mairie du VI^e arrondissement, et durent environ une heure.
L'entrée est libre, sans réservation.*



Vous pouvez revoir nos conférences en « replay », elles sont en ligne sur la chaîne Youtube de la mairie du 6^{ème}, et accessibles via notre site. La mise à jour des disponibilités y est régulièrement faite.

Il suffit simplement de se rendre sur notre site <https://www.sh6e.com/> à la page *Conférences*, et de **cliquer sur ce bandeau PROGRAMME ET « REPLAYS »**, ou directement à la page suivante : <https://www.sh6e.com/conference-programme-replays>

Dernière conférence en ligne : du 16 mai 2024 :**SUR LES TRACES DU SCULPTEUR JAMES PRADIER
(1790-1852) DANS LE VI^e ARRONDISSEMENT**

PAR CLAIRE PRADIER,

FONDATRICE DE L'ASSOCIATION DES AMIS DU SCULPTEUR JAMES PRADIER

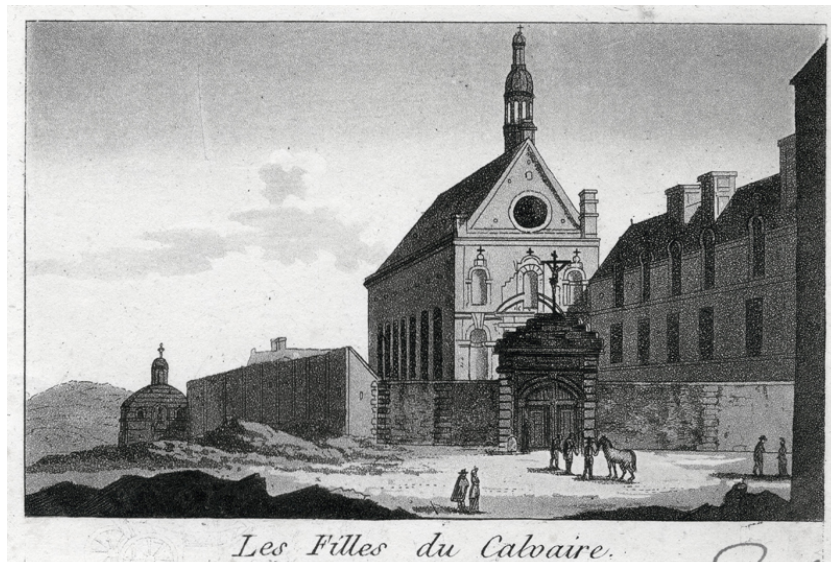
Notre société il y a cent ans

Les réunions mensuelles du 2^{ème} trimestre 1924 ont continué à rassembler nombre de sociétaires, 24 en avril et 22 en mai, dans la moyenne de celles du 1^{er} trimestre

La Commission du Vieux Paris il y a cent ans

La séance du 31 mai 1924 s'est intéressée à deux sujets relatifs au 6^{ème} arrondissement. Elle a d'abord décidé de prélever sur l'enveloppe des crédits affectés aux fouilles un montant de 500 francs pour engager des travaux de déblaiement dans les sous-sols de l'immeuble situé 40 rue Saint-André-des-Arts, où l'on avait découvert, à l'occasion de travaux de déblaiement, un second niveau de caves voûtées pouvant avoir appartenu à l'ancien hôtel de Navarre qui s'élevait à cette adresse, comme le rappelle la plaque apposée à cet endroit.

Le second sujet concerne l'ancien monastère des religieuses bénédictines des Filles du Calvaire, rue de Vaugirard.

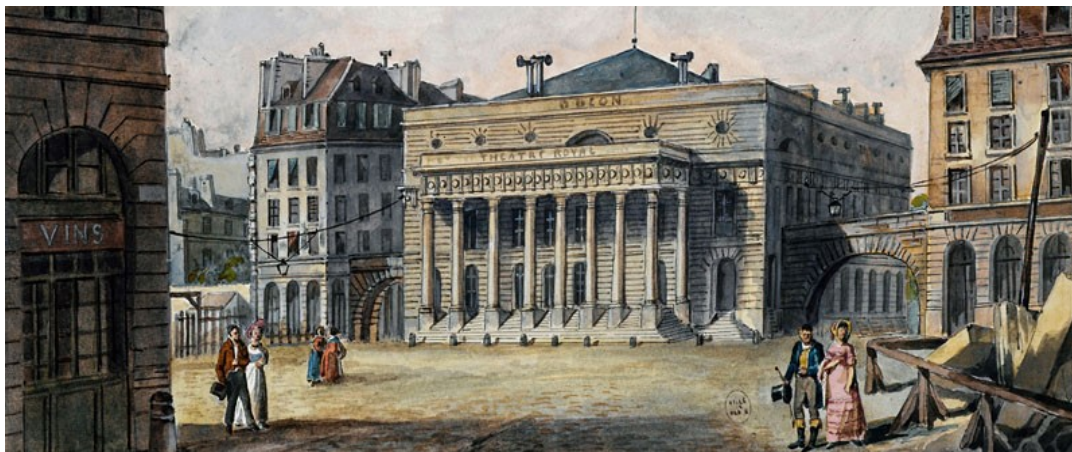


Les Filles du Calvaire, gravure (anonyme et s.d.). Fonds Sh6.

Des travaux avaient été entrepris pour agrandir une soute à charbon dans les dépendances du Petit-Luxembourg qui, autrefois, jouxtait le monastère. On avait mis à jour des éléments voûtés qui correspondaient à la crypte du couvent. Des ossements avaient aussi été retrouvés, à une faible profondeur, donnant à penser qu'ils y avaient été déposés à la hâte, peut-être à la suite d'une épidémie. On avait également dégagé une pièce de monnaie de Louis XI, deux à l'effigie du duc de Bourbon, un jeton à l'effigie du duc de Lorraine et une médaille de piété à l'effigie de l'Immaculée Conception datée de 1830.

Notre arrondissement il y a ...

deux cents ans ... Le 27 avril 1824 était créée à l'Odéon une œuvre singulière où alternent théâtre parlé et théâtre chanté, scènes de tragédie et scènes de comédie, et dont la paternité revient à pas moins de cinq auteurs, deux musiciens et trois librettistes : *Les Trois Genres*. Pour la musique, ce sont deux des grands compositeurs d'œuvres lyriques du moment, François-Adrien Boieldieu et Daniel-François-Esprit Auber. Le célèbre librettiste Eugène Scribe a supervisé le livret, assisté de Michel Pichat pour la tragédie et Emmanuel Dupaty pour la comédie. L'ouvrage se compose d'un prologue et de trois actes, un comique, un tragique et le dernier prenant la forme de l'opéra-comique, genre appelé à connaître par la suite un grand succès.



La façade du Théâtre de l'Odéon, vers 1820. Dessin anonyme, Parismuséescollections.

La Gazette de France du lundi 3 mai 1824 rend compte du spectacle et nous apprend qu'il coïncidait avec l'entrée en fonction officielle du nouveau directeur du théâtre, Claude Wolf, alias Bernard, anciennement directeur de la Monnaie de Bruxelles et qui resta 3 ans en fonction à Paris avant de prendre en 1828 la tête du théâtre de Marseille¹. Il arrivait avec une réputation des plus controversées : « c'est au milieu des plus bruyantes marques d'approbations et d'improbations qu'on a levé la toile et commencé le prologue ». Le chroniqueur va vite se ranger dans les rangs des détracteurs. Le ton choisi pour expliquer l'intrigue au lecteur relève visiblement du persiflage. Mais ses critiques les plus dures s'adressent aux interprètes de la dernière partie. Le jeune baryton martin² Honoré Grignon (il a 24 ans) « a la voix lourde, peu étendue, et nulle méthode pour cacher de si grands défauts ». Le physique de la chanteuse est plus apprécié que ses qualités vocales : « M^{lle} Florigny, jeune et jolie personne bien placée au Gymnase, doit beaucoup étudier encore pour atteindre aux difficultés de l'opéra-comique, car chanter fort n'est pas chanter juste, et sourire n'est pas prononcer ». Quant au ténor, il s'agit de Bernard lui-même. Et lui non plus n'est pas épargné : « M. Bernard ne s'élève pas au-dessus de ce qu'on appelle une *troisième force* d'amateur ». Seuls tirent leur épingle du jeu les trois compositeurs qui « se sont associés pour la scène d'opéra-comique où l'on a retrouvé quelques étincelles de leur esprit et de leur facilité mutuelles ». Quelques étincelles ..., on a connu critique plus enthousiaste ! D'autant que les trois artistes qui n'ont pas eu l'heur de susciter l'enthousiasme du chroniqueur de la *Gazette de France* méritent pourtant un petit coup de projecteur.

Le *Constitutionnel* du 2 novembre 1823, annonce l'engagement par le théâtre du Gymnase d'une nouvelle cantatrice, M^{lle} Florigny, « agréable et petite personne, arrivant de Rouen ». Le 6 février 1883, le quotidien *Phare de la Loire* relate les souvenirs d'une vieille actrice qui s'était autrefois produite au théâtre Graslin de Nantes : « Une jeune cantatrice, M^{lle} Florigny, excitait alors l'admiration générale, tant et si bien que, grâce au bruit fait autour de son nom, elle entra à l'Opéra. Elle y fit la rencontre d'un Angevin, Daribaud, qui chantait les premières basses sous le pseudonyme classique de Valère. Vous devinez qu'ils s'aimèrent, mais la charmante Florigny, devenue Mme Daribaud, mourut à la naissance de son premier enfant ». Union confirmée par l'hebdomadaire théâtral et littéraire *La Comédie* qui, dans son numéro du 13 juin 1869, faisant part de la mort du chanteur Valère, qu'elle avait épousé, la dépeint comme « cantatrice de talent, comédienne intelligente, qui ne contribua pas peu à populariser la musique italienne à Paris ». Dans son *Dictionnaire des comédiens français*, l'écrivain Henry Lyonnet (pseudonyme de Alfred Copin), paru entre 1902 et 1908, en parle comme « une petite personne à petite taille gracieuse, à physionomie piquante et mobile, à voix fraîche et bien timbrée, mais possédant un débit un peu prétentieux. M^{lle} Florigny quitta le Gymnase pour l'Odéon devenu théâtre de chant ». Et Lyonnet ajoute : « On annonce cette année 1825 la mort de M^{lle} Florigny-Valère artiste de l'Odéon ». En résumé, ses atouts physiques semblent l'avoir emporté sur ses talents lyriques.

De son côté Honoré Grignon est né à Paris le 19 mai 1800. Fils d'un rubanier, il s'est ensuite produit aux Pays-Bas, puis à Bordeaux, avant de revenir à Paris, à l'Opéra-Comique de 1839 à 1849, qu'il quitta en 1852 à la création du Théâtre-Lyrique du boulevard du Temple pour en devenir le régisseur général³. Il participa à la création à Paris des plus grands succès de l'époque, notamment *Le Domino Noir*, où il retrouva Auber, le compositeur de ses débuts, dans le rôle de l'Anglais. Au moment de sa mort le 22 janvier 1880⁴, le *Figaro* écrit dans son numéro du 31 janvier : « Grignon était un comédien original et plein de talent ; il appartenait à cette vieille race d'artistes consciencieux et modestes, qui savent se contenter de briller au second rang, mais qui feraient aujourd'hui excellente figure au premier ». Ce qui est plutôt élogieux quand on se souvient de l'appréciation de la *Gazette de France* en 1824. Et le journal poursuit : « Il a formé d'excellents élèves, parmi lesquels son fils, chanteur des plus distingués, que nous

avons connu au Théâtre-Lyrique et qui est aujourd'hui professeur à Paris ». Trois de ses quatre enfants ont été en effet à leur tour chanteurs lyriques, un garçon donc, Hippolyte, qui habita dans notre arrondissement, 58 rue du Cherche-Midi en 1862 et 5 rue Duguay-Trouin en 1872, et deux filles, Thérèse Adélaïde Suzanne et Dominique Alzina Célestine⁵.

Quant à Claude Wolf, *alias* Bernard, il semble avoir rapidement renoncé à une carrière d'interprète pour se consacrer à la direction de théâtre, alternant les postes en France et en Belgique, quand il ne les exerçait pas simultanément. Si on se fie au *Dictionnaire* d'Henry Lyonnet, son passage à l'Odéon a marqué les esprits : « Intelligent, actif, Bernard s'occupait de tout, remplaçant un acteur au pied levé, chantant s'il le fallait, déclamant des cantates nouvelles [...] Ce fut lui qui monta – et fort bien – le *Robin des Bois*, musique de Weber ». Il s'agissait de la version en français du *Freischütz*, le chef d'œuvre de Carl Maria von Weber, qui avait été créé à Berlin en 1821. Meilleur animateur que gestionnaire avisé, il fut acculé à la faillite le 30 novembre 1836 comme directeur du théâtre de la Monnaie de Bruxelles. Il embarque alors pour les États-Unis et prend la direction d'un théâtre à la Nouvelle-Orléans où il meurt en 1850⁶.

Un portrait saisissant en a été réalisé à Bruxelles par une jeune artiste, Sophie Frémiet (connue aussi sous le nom de Sophie Rude pour avoir épousé le sculpteur François Rude), dont la famille, très bonapartiste, avait dû s'exiler à Bruxelles au retour des Bourbons. Il est entré par legs en 1917 dans les collections du musée du Louvre et se trouve aujourd'hui conservé dans les réserves⁷. Le lithographe Léon Noël⁸ s'en est inspiré en 1825 pour imprimer une lithographie qui, après être passée en plusieurs mains, a été acquise en 1869 par le British Museum de Londres qui la garde lui aussi dans ses réserves⁹.



Portrait de Claude Wolf par Sophie Rude, Musée du Louvre, image Wikicommons.

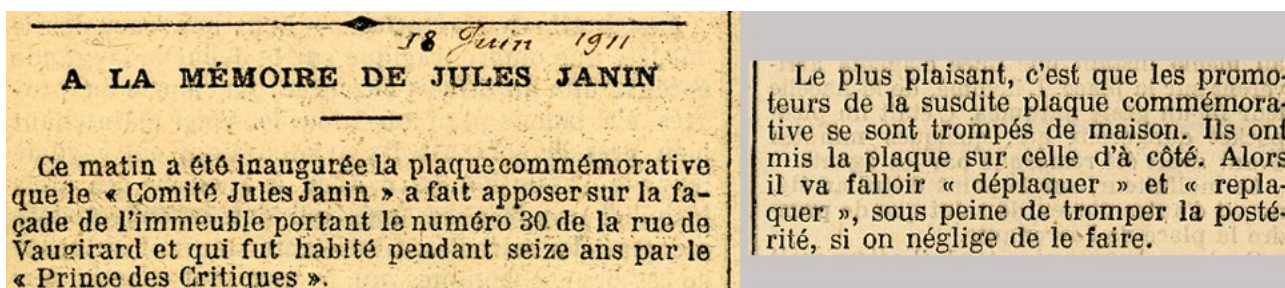
deux cents ans, encore ... Le 28 août 1824 naissait, au domicile de ses parents, 90 rue de Vaugirard, Léopoldine Hugo, deuxième enfant et première fille du poète. On connaît son destin tragique et l'émouvant poème que lui a dédié son père : *Demain, dès l'aube, à l'heure où blanchit la campagne...* Le bail précise que l'appartement se trouvait au 2^{ème} étage et comprenait « 6 pièces, plus une chambre de domestique, une cave, un bûcher, et la jouissance exclusive du cabinet d'aisance situé sur le palier dudit appartement »¹⁰. La famille l'occupait depuis mars 1824 et y restera jusqu'en janvier 1827. Le bâtiment a disparu au moment du percement de la rue de Rennes et de la prolongation de la rue Saint-Placide. Il se situait à l'emplacement des nos 88 et 90 actuels, entre les rues de l'Abbé-Grégoire et Saint-Placide.

cent cinquante ans ... Le 19 juin 1874 mourait à son domicile 11 rue de la Pompe l'écrivain, critique et académicien Jules Janin, à l'âge de 70 ans. Le 6^{ème} arrondissement lui était familier. Il s'était aménagé une garçonnière à l'hôtel de Saint-Aignan, 8 rue de Tournon et y accueillit ses maîtresses pendant 40 ans, de 1830 à 1870. Quand il se maria le 14 octobre 1841 à la mairie du 11^{ème} ancien, il était domicilié 20 rue de Vaugirard. Rappelons qu'à cette date la mairie occupait encore l'austère hôtel de Sourdeac, 8 rue Garancière. Il avait été élu en 1870 à l'Académie française, au fauteuil de Sainte-Beuve, autre habitant célèbre de l'arrondissement. On l'avait surnommé le prince des critiques.



Portrait de Jules Janin. Gravure anonyme et s.d. Fonds Sh6

En 1911 un comité Jules Janin décide d'honorer sa mémoire en faisant apposer une plaque sur la façade de son ancien immeuble rue de Vaugirard. Dans son numéro du 18 juin le *Journal des Débats* (auquel il avait collaboré pendant de nombreuses années) rend compte de la cérémonie qui s'est déroulée le jour même en présence de nombreuses délégations : *Souvenir littéraire, Société Le Caveau, Association de la critique, Association des anciens élèves du lycée Louis-le-Grand, Souvenir normand, Journal des Débats, Comédie-française*. De beaux discours sont prononcés. La matinée se termine par un banquet au *Café Voltaire*. Personne ne s'est aperçu que l'on s'est trompé d'immeuble et que la plaque orne la façade du 30 et non celle du 20 ! C'est Le *Petit Journal* du 10 juillet qui dévoile la bévue en prévenant avec malice qu' « il va falloir *déplaquer et replaquer*, sous peine de tromper la postérité, si on néglige de le faire ».



Extraits du *Journal des Débats* du 18 juin 1911 à gauche, et du *Petit Journal* du 18 juillet 1911 à droite. Fonds Sh6.

Le chroniqueur en profite pour raconter que le défunt avait pour compagnon un bel ara « bleu et jaune, à longue queue », qui tonitruait sur son balcon en ponctuant ses cris de *À l'Académie ! À l'Académie !* Il assure que le pauvre oiseau s'épuisa à s'époumoner ainsi, au point qu'il mourut le jour où Janin fut élu quai Conti. Le bâtiment du 30 a disparu, remplacé par l'immeuble de style néoclassique qui héberge les services annexes du Sénat, mais la plaque de 1911 n'a pas été pour autant reposée sur la façade du n°20. Jacques Hillairet quant à lui ne semblait pas avoir lu l'article du *Petit Journal* et mentionnait encore la mauvaise adresse dans la cinquième édition de son *Dictionnaire historique des rues de Paris* (année 1963).

Jean-Pierre Duquesne

1 - BnF, Notice de personne, n°FRBNF16564558r

2 - Le baryton martin possède une tessiture plus élevée que le baryton dramatique, ce qui le dirige vers des rôles plus légers. Le nom vient du chanteur français Jean-Blaise Martin (1768-1837) qui présentait cette particularité.

3 - Henry Lyonnet, *op. cit.*

4 - Archives départementales de l'Essonne, état-civil en ligne.

5 - Site participatif de généalogie *Geneanet*.

6 - Jean Guiffrey (conservateur au département des peintures du musée du Louvre), *David et le théâtre pendant son séjour à Bruxelles*, *Gazette des beaux-arts*, 1er juillet 1903.

7 - Musée du Louvre, n° d'inventaire : RF 2190.

8 - Léon Noël (1807-1884).

9 - British Museum, n° d'inventaire : 1869, 0410.912.

10 - Numa Raflin, *Victor Hugo dans le VI^e arrondissement*, *Bulletin de la Société historique du VI^e arrondissement de Paris*, Tome XIV – Année 1911.